



HAL
open science

Naples dans l'internationale libérale (premier XIX^e siècle): une capitale culturelle?

Pierre-Marie Delpu

► **To cite this version:**

Pierre-Marie Delpu. Naples dans l'internationale libérale (premier XIX^e siècle): une capitale culturelle?. Camillo Faverezani. PART[h]Enope. Naples et les arts / Napoli e le arti, Peter Lang, pp.187-199, 2013. halshs-01101005

HAL Id: halshs-01101005

<https://shs.hal.science/halshs-01101005>

Submitted on 7 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Naples dans l'internationale libérale (premier XIX^e siècle) : une capitale culturelle ?

dans Camillo Favrezzani (éd.), *PART[h]Enope. Naples et les arts / Napoli e le arti*, Francfort-Berne-Bruxelles, Peter Lang, 2013, pp. 187-199.

Pierre-Marie DELPU

À première vue, il y a un paradoxe à considérer comme l'un des lieux moteurs du libéralisme européen la capitale d'un pays soumis au mauvais gouvernement (*malgoverno*), traditionnellement assimilé dans les récits des voyageurs étrangers à un « paradis habité par des diables ». Lorsqu'il évoque l'accueil répressif que la monarchie a accordé, en 1849, à la révolution, le libéral Giuseppe Massari inscrit ce topique dans l'ordre politique, faisant du royaume des Deux-Siciles, un « paradis gouverné par des diables »¹. Plusieurs travaux ont montré comment le thème des « horreurs de Naples » avait conforté les représentations étrangères de la capitale du Sud italien, la reléguant au statut d'espace liminaire entre l'Europe et l'Afrique, en faisant un territoire périphérique de la civilisation². Il faut alors dissocier, à la suite de l'histoire sociale récente, la société politique et la société civile : depuis la sa restauration à la suite de l'effondrement du système napoléonien en 1815, la monarchie bourbonnienne est l'objet d'une large opposition qui prend la forme d'un courant libéral sans véritable unité, sans structure partisane, mais qui manifeste des préoccupations communes quant à la modernisation économique, sociale et politique du pays. Celui-ci constitue la principale force alternative au pouvoir bourbonnien jusqu'à l'intégration du royaume à l'Italie unifiée en 1861.

Il faut alors s'intéresser aux dynamiques intellectuelles et philosophiques à l'œuvre au sein de ce groupe social hétérogène, dans le contexte de la longue transition politique que constitue la Restauration bourbonnienne au sens large. Héritière de son dynamisme intellectuel et culturel à l'époque des Lumières, la capitale méridionale voit se développer les éditions et traductions d'ouvrages étrangers, les salons de lecture, et est le lieu d'une activité culturelle intense, très fortement insérée dans le cadre d'un espace public internationalisé à l'échelle

¹ Giuseppe Massari, *I casi di Napoli dal 29 gennaio 1848 in poi*, Trani, V. Vecchi, 1895, p. 5 : « Fra tutti i paesi, non dirò d'Italia soltanto, ma dell'Europa civile, non credo siavi alcuno più indegnamente maltratto dagli uomini e dalla fortuna del napoletano. Le sue condizioni politiche e civili sono il contrapposto più doloroso e più sconcertante alle bellezze ed all'incanto della natura. È stato già detto che Napoli è un paradiso terrestre abitato da diavoli: a me la sentenza sembrerebbe più giusta e più conforma al vero, qualora se dicesse che Napoli è un paradiso terrestre GOVERNATO da diavoli ».

² Ces discours ont notamment été étudiés par Nelson J. Moe, *The View from Vesuvius. Italian Culture and the Southern Question*, Berkeley, University of California Press, 2002.

européenne, qualifié par plusieurs historiens d' « internationale libérale »³. S'il est difficile d'en établir strictement les frontières, il est possible de faire émerger des pôles de culture libérale, des foyers révolutionnaires et des flux d'hommes et d'idées⁴. Ce processus peut être éclairé par la récente historiographie des « capitales culturelles » qui a montré comment, de l'époque des Lumières au XX^e siècle, s'étaient affirmés des lieux capables de polariser de façon significative un champ de production culturelle et symbolique⁵. Néanmoins, ces travaux se sont peu intéressés au champ philosophico-politique et ont surtout insisté, dans le cas de Naples, sur son influence déclinante dans le domaine artistique et musical qui a fait sa réputation à l'époque moderne. À cet égard, il est légitime de s'interroger sur le rayonnement de Naples dans l'espace transnationalisé de l'Europe libérale au XIX^e siècle, à côté d'autres pôles fédérateurs comme Cadix, Paris ou Londres. Cela suppose d'envisager les libéraux napolitains en tant qu'acteurs culturels. On étudiera pour cela la diversité des formes de la culture libérale à Naples, largement déterminées par les évolutions politiques du royaume. On abordera ensuite le déploiement de l'activité intellectuelle libérale dans l'exil, auquel ont pris part de nombreux libéraux. On s'intéressera enfin à la réception européenne de la culture libérale napolitaine qui en fait une capitale libérale à défendre, surtout lorsque l'intérêt pour les affaires italiennes se développe à l'étranger.

Un foyer de culture libérale

La culture libérale réunit des influences intellectuelles et culturelles diverses héritées du siècle précédent et des modèles étrangers avec lesquels la Naples réformatrice a été en contact. La première de celles-ci est, sans conteste, le réformisme éclairé du *Settecento*, associé à des auteurs comme Vico ou Giannone, à une discipline-phare, l'économie politique, à un rapport particulier qui s'est établi avec le pouvoir monarchique dans le dernier tiers du siècle. Les libéraux héritent, d'autre part, d'un événement traumatique, l'échec de la révolution de 1799 sous les coups des armées sanfédistes, échec auquel l'un d'entre eux, Vincenzo Cuoco, alors en exil à Milan, a consacré un ouvrage fondateur, le *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli* (1801). L'ouvrage, qui cherche à comprendre les causes de cette

³ Notamment Maurizio Isabella, *Risorgimento in Exile ? Italian Émigrés and the Liberal International in the Post-Napoleonic Era*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

⁴ On trouvera une esquisse des contours géographiques de l' « archipel libéral » au début du XIX^e siècle dans Walter Bruyère-Ostells, *La Grande Armée de la liberté*, Paris, Tallandier, 2009, chapitre VII, « Un archipel libéral », pp. 143-159.

⁵ Voir sur ces questions Christophe Charle, Daniel Roche (dirs), *Capitales culturelles, capitales symboliques : Paris et les expériences européennes, XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002 et, plus récemment, Christophe Charle (éd.), *Le temps des capitales culturelles (XVIII^e-XX^e siècles)*, Seyssel, Champ Vallon, 2009.

révolution avortée, lui oppose un modèle jugé plus efficace, la « révolution active » sur le modèle français. Enfin, le dernier héritage est celui d'une expérience de la modernité politique, survenue entre 1806 et 1815 sous la houlette de l'occupant français, qui s'est attaché à réduire le poids des structures féodales et à créer une administration hiérarchisée, en même temps qu'il a permis une plus large expression des revendications libérales.

Ces héritages ont permis l'élargissement de l'espace public ; à cet égard, le *decennio* français a été décisif en faisant porter un lourd effort sur l'instruction publique, en particulier dans les provinces, pour combattre l'analphabétisme dans lequel Vincenzo Cuoco voyait l'une des clefs d'explication de l'échec de la révolution de 1799. En même temps, l'époque française au sens large a facilité la circulation et la diffusion des livres et des brochures⁶. Dès lors, la ville est au XIX^e siècle le deuxième foyer d'édition de livres en Italie derrière Milan avec un peu plus de 20.000 livres publiés pour la période 1801-1860, soit près de 15% de la production péninsulaire⁷. Une grande partie de cette production correspond aux épisodes révolutionnaires de 1820-21 et de 1848 : on a vu s'y développer les journaux, les périodiques, mais aussi une large communication politique illustrée à destination des classes populaires dialectophones ou illettrées sous la forme de tracts, de dialogues fictifs visant à faire comprendre des notions politiques par des métaphores commerciales ou quotidiennes. Le genre le plus emblématique de cette démarche est celui de la *chiacchierata*, de la conversation en dialecte entre deux personnages stéréotypés, le *Sebeto*, du nom du fleuve qui baignait la ville, posant des questions au *Cuorpo de' Napole*, qui incarne le patriotisme libéral napolitain. Toutes ces formes culturelles mettent en avant la pédagogie patriotique à destination du peuple, par référence, encore une fois, à l'échec de 1799. Cela montre la très large fortune dont l'essai de Vincenzo Cuoco est l'objet : il est l'objet de plusieurs rééditions au moment des deux révolutions, à l'initiative des grandes figures du libéralisme politique. En 1820 en effet, c'est le général Pietro Colletta, l'un des principaux vétérans muratiens, qui commande la réédition du texte.

On perçoit, à travers cette vitalité éditoriale, le rôle capital des libraires-imprimeurs. Ils produisent à la fois des livres, des affiches et des périodiques ; certains, comme Luigi Nobile ou la Tipografia Francese, sont très prolifiques, éditant jusqu'à cinq titres quotidiens ou hebdomadaires à la fois. La thèse de Werner Daum a montré à quel point ils s'insèrent dans un circuit économique et social complet qui implique des acteurs divers, répartis dans l'espace

⁶ Sur ces questions, voir Anna Maria Rao, « La stampa francese a Napoli negli anni della Rivoluzione », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 102, 1990/2, pp. 469-520.

⁷ Chiffres extraits de Marco Santoro, *Geschichte des Buchhandels in Italien*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2003, p. 143.

urbain⁸. Si les libraires se situent plutôt sur les grands axes de la capitale (via Toledo, via Tribunali), ils sont reliés à des ateliers moins visibles, situés dans les *vicoli*. Depuis la fin du XVIII^e siècle, la maison Nobile est connue pour sa forte implication dans l'édition de textes libéraux ou dans l'introduction de textes philosophiques étrangers. C'est à elle que l'on doit les premières éditions napolitaines des œuvres de Cuoco, mais aussi la version italienne des *Idee sulla educazione* de Kant en 1811. On perçoit ainsi le rôle des traductions dans la culture libérale, très diffusées pendant les révolutions : elles permettent la connaissance de sources philosophiques et juridiques étrangères, en particulier pendant la révolution de 1820-21. Un quotidien comme le *Giornale Costituzionale del Regno delle Due Sicilie* publie en feuilleton la constitution de Cadix de 1812 dans la traduction italienne qu'en a donnée Masdeu en 1814. D'autre part, la traduction permet de diffuser une nouvelle forme de communication libérale, le catéchisme politique, emprunté à la France révolutionnaire et, dans une moindre mesure, à l'Espagne. Un établissement comme la Tipografia Francese publie les versions italiennes de plusieurs catéchismes français. Enfin, les journaux diffusent des dépêches étrangères nécessairement traduites, dont la majorité vient des principaux foyers libéraux, en particulier l'Espagne. De juillet à septembre 1820, le *Giornale Costituzionale* consacre plusieurs numéros spéciaux aux élections, aux sessions parlementaires en Espagne métropolitaine, alors édifée en modèle pour l'internationale libérale, mais aussi aux guerres d'indépendance dans les colonies espagnoles.

Tout ceci fait de Naples un foyer culturel libéral à la vitalité indéniable, inséré dans des réseaux internationaux. Néanmoins, l'activité éditoriale est largement soumise à la conjoncture politique : la presse et l'édition libérales connaissent un dynamisme sans égal lors des révolutions de 1820 et de 1848 ; toutefois, la monarchie sanctionne, par un décret de 1822, les formats trop imposants et surtout l'importation d'écrits étrangers. Cette législation répressive explique largement la faiblesse de l'historiographie pour les périodes 1821-1848 et 1849-1861 et l'absence d'étude organique sur la question⁹. Entre les révolutions en effet, les libéraux napolitains connaissent massivement l'exil et c'est là que l'activité intellectuelle semble être la plus dynamique.

⁸ Werner Daum, *Zeit der Drucker und der Buchhändler. Die Produktion und Rezeption von Publizistik in der Verfassungsrevolution Neapel-Siziliens 1820/21*, Francfort, Peter Lang, 2005, voir ch. 2, « Das Personal ».

⁹ Outre la thèse de Werner Daum sur la révolution de 1820, la circulation des écrits est, pour la révolution de 1848, traitée dans un travail de Renata De Lorenzo, « Il 1848-1849 e la circolazione delle notizie nel Regno delle Due Sicilie », in Ead., *Un regno in bilico. Uomini, eventi e luoghi nel Mezzogiorno preunitario*, Rome, Carocci, 2000, pp. 99-147.

Une capitale libérale en exil

Il faut ici se pencher sur la période née de l'échec de la révolution de 1821, échec vécu à Naples comme un tournant majeur. Le caractère inéluctable du changement est souligné par la critique littéraire, qui a montré le développement d'une abondante littérature philosophique, en particulier dans l'exil, au point que la production intellectuelle napolitaine est plus importante à l'étranger qu'à Naples même¹⁰. L'importance numérique de l'exil libéral s'explique par la force de la répression de l'agitation révolutionnaire ; la raréfaction des écrits libéraux à Naples est à rapporter au développement de la censure. Les libéraux napolitains connaissent alors des parcours divergents : certains se lancent dans des combats libéraux à l'étranger, comme Guglielmo Pepe ou Vincenzo Pisa qui portent secours à l'Espagne insurgée, alors que d'autres cherchent un refuge, comme Michele Carrascosa à Malte, Luigi Blanch à Paris ou Pietro Colletta en Autriche puis en Toscane. Si l'on observe surtout la forte diffraction du mouvement libéral, les libéraux s'insèrent dans de larges réseaux transnationaux solidaires du libéralisme espagnol ou de la révolution grecque à travers des projets fédérateurs comme la *Società europea dei fratelli costituzionali* qui veut regrouper autour de Guglielmo Pepe et du général La Fayette les partisans de tous les régimes constitutionnels en Europe.

Mais l'exil est surtout le lieu d'une abondante production littéraire qui vise, pour des hommes dont les actions ont été largement contestées, y compris dans leur propre camp¹¹, à justifier leurs propres actions et notamment le caractère véritablement libéral de leur implication dans la révolution. Dès les lendemains de la révolution sont publiées des lettres ouvertes, des polémiques publiques¹², tous les écrits répondant au même objectif de prouver la place de Naples dans l'Europe civilisée, s'appuyant sur une démarche intellectuelle et une rhétorique très largement empruntées à l'économie politique du XVIII^e siècle, discipline à laquelle les libéraux du XIX^e siècle ont été formés et dont ils sont très largement les héritiers. Leurs publications brossent le portrait historique de Naples, qu'ils inscrivent très largement dans des généalogies mythifiées en soulignant les continuités entre les différents phénomènes révolutionnaires que la capitale a connus depuis l'époque moderne. On trouve cette idée dans la *Storia del reame di Napoli* de Pietro Colletta, publiée *post mortem* en Suisse en 1834, qui

¹⁰ Notamment Attilio Marinari, « Letteratura e cultura nel Sud », in Id., Giovanni Piroda (dirs), *La cultura meridionale e il Risorgimento*, Rome-Bari, Laterza, 1978, pp. 4-93.

¹¹ Les divergences étaient fortes parmi les libéraux sur la question de la constitution et de la participation des sociétés secrètes au fait révolutionnaires. Elles ont globalement opposé un courant modéré, celui des *murattiani*, représenté par Blanch ou Carrascosa, à un courant patriote plus radical autour de Guglielmo Pepe.

¹² La principale de ces polémiques oppose les généraux Guglielmo Pepe et Michele Carrascosa autour de la publication par ce dernier des *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la révolution du royaume de Naples en 1820 et 1821*, qui condamne fermement la récupération de la révolution par les sociétés secrètes.

connaît quatorze tirages à l'étranger avant d'être finalement éditée à Naples en 1848. L'idée est plus nette encore dans l'opuscule *Naples selon l'histoire* publié par Guglielmo Pepe en 1840 sous la forme d'une lettre fictive à un baron anglais. L'auteur y a recours à une rhétorique libérale et romantique qui justifie par l'histoire le fait que la ville de Naples soit un soldat de la liberté. Cela implique de présenter le peuple napolitain comme un éternel martyr de l'oppression despotique. Cette perspective se retrouve, au lendemain de la révolution de 1848, chez le Messinois Giuseppe Massari, qui ajoute la répression du 15 mai 1849 aux lieux de mémoire du libéralisme napolitain.

Si l'exil permet la production d'un martyrologe libéral, il permet surtout de confronter le combat patriotique napolitain avec des expériences étrangères, d'abord dans une démarche de transposition empruntée, là encore, à l'économie politique. Les autres combats libéraux sont alors envisagés comme expérimentaux, qu'ils soient vécus (Révolution grecque) ou connus par la lecture ou par la rencontre de libéraux étrangers, qu'il s'agisse des révolutions françaises de 1830 et 1848 (beaucoup de libéraux ont vécu en France et observé ces événements depuis les salons parisiens) ou des révolutions d'Amérique latine, connues par la diffusion des nouvelles au sein de l'internationale libérale. Il s'agit là de révolutions abouties, qui ont permis à la fois l'indépendance nationale et un véritable changement de régime, confrontées aux échecs successifs des révolutions napolitaines de 1648, 1799, 1820 et 1848. Alors que les libéraux considèrent d'abord la révolution en termes de scénarios politiques et militaires universellement reproductibles, la confrontation des diverses expériences révolutionnaires permet de penser les spécificités géographiques, sociales et politiques du cas napolitain qui requiert un scénario révolutionnaire qui lui soit proprement adapté. Cette évolution, qui se fait dans les années 1830, est perceptible chez Guglielmo Pepe (*L'Italie militaire*, 1833) ou encore chez Luigi Blanch ; elle s'inscrit dans le thème proprement napolitain des « vocations territoriales », emprunté à la pensée de Vico. L'économie politique et l'héritage philosophique du *Settecento* ont largement contribué à cette évolution¹³. À partir de là, les libéraux font porter leur réflexion sur les aspects concrets d'une possible révolution en Italie – prenant également acte de l'influence que rencontre la pensée de Mazzini – qui débiterait dans le royaume des Deux-Siciles. Ils en appellent également à la médiation internationale, sur le modèle du mouvement européen qui a soutenu la guerre d'indépendance grecque : c'est ce que propose Guglielmo Pepe en publiant à Paris, en 1839, un ouvrage en

¹³ Sur cette démarche intellectuelle, voir Marta Petrusiewicz, « La modernizzazione che venne dal Sud », in Ead., Jane Schneider, Peter Schneider (dirs), *I Sud. Conoscere, capire, cambiare*, Bologne, il Mulino, 2009, pp. 105-128.

français intitulé *L'Italie politique et ses rapports avec la France et l'Angleterre*. L'auteur réclame l'aide de la France et de l'Angleterre, deux pays au poids international certain et dont le régime est soit libéral, soit soumis à un gouvernement moins autoritaire que ne l'est le royaume des Deux-Siciles. L'ouvrage, préfacé par l'écrivain Charles Didier, alors de retour d'un long voyage en Italie méridionale accompli en qualité de précepteur, témoigne de l'intérêt accordé par des libéraux étrangers à la cause révolutionnaire méridionale et de l'exportation européenne de la culture libérale napolitaine.

Une capitale libérale à défendre

La médiatisation internationale de la révolution napolitaine est déjà perceptible en 1820-21 avec les opinions favorables de Byron ou du juriste français Lanjuinais¹⁴ ou avec le point de vue plus défavorable de Hegel¹⁵. Cette diffusion est possible par l'accélération des moyens de communication et par la transmission plus rapide de l'information, rapidement republiée dans la presse étrangère sous la forme de dépêches. L'intérêt de la société civile libérale européenne s'intensifie toutefois au lendemain de la répression de la révolution libérale par Ferdinand II avec les célèbres massacres du 15 mai. À l'appui d'une lecture systématique des discours produits par les libéraux et les voyageurs européens, Nelson Moe a montré que le mythe négatif de Naples s'était nourri de l'écho des événements de 1849 à l'étranger et avait contribué au développement des sympathies pour la ville au nom de sa valeur historique, culturelle et artistique¹⁶.

Deux témoignages ont connu une fortune particulière, que ce soit la visite de Gladstone à la prison de San Stefano en 1851, où étaient enfermés des prisonniers politiques comme le libéral Carlo Poerio, ou les caricatures d'Honoré Daumier pour le journal français *Le Charivari* entre 1849 et 1857. Gladstone rapporte rapidement ses observations de voyage et son indignation devant les exactions commises par la monarchie napolitaine dans deux lettres publiques adressées au Premier ministre britannique, lord Aberdeen, un conservateur. Elles sont rassemblées dans un ouvrage immédiatement traduit en italien par Giuseppe Massari, mais aussi en français. En France, les propos de Gladstone déclenchent une vaste polémique idéologique impliquant à la fois des libéraux comme Gustave Chatenet et des

¹⁴ Jean-Denis Lanjuinais, *Vues politiques sur les changemens à faire à la constitution de l'Espagne afin de la consolider, spécialement dans le royaume des Deux-Siciles*, Paris, frères Baudouin, 1820.

¹⁵ Sur l'interprétation des événements de 1820-21 par Hegel, voir Vincenzo Pirro, « Il giudizio di Hegel sui moti del 1820/21 e gli sviluppi del Risorgimento », *Rassegna Storica del Risorgimento*, 70/1, 1983, pp. 3-8. L'article s'appuie spécialement sur plusieurs passages des *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, où la plupart desdites observations sont consignées.

¹⁶ Nelson J. Moe, *The View from Vesuvius, op.cit.*

conservateurs comme le comte Alphonse Balleydier, Joseph Maury et surtout Jules Gondon. Contributeur régulier du quotidien chrétien conservateur *L'Univers*, ce dernier réfute point par point l'argumentation de Gladstone dans une lettre qui lui est adressée¹⁷. L'intérêt porté aux affaires napolitaines est donc croissant dans la presse et la librairie étrangères, surtout après 1849, et les publications consacrées à la capitale des Deux-Siciles se multiplient au moment des principales crises politiques. Les publications consacrées à Naples, longtemps limitées à la littérature de voyages, connaissent alors un développement numérique important et prennent une orientation plus politique. On voit alors se développer un thème littéraire « napolitain » avec l'impression ou la réimpression d'ouvrages consacrés à des figures napolitaines. Parmi celles-ci, on retrouve Masaniello, acteur principal de la révolution de 1648, intervenue deux cents ans auparavant¹⁸, et la reine Jeanne. De manière implicite, ces figures positives ou négatives de l'histoire napolitaine construisent des généalogies imaginaires par lesquelles Masaniello préfigure les libéraux et la reine Jeanne, dont on insiste sur les penchants criminels¹⁹, préfigure Ferdinand II. L'insistance sur les crimes politiques napolitains reprend le thème napolitain du *malgoverno*. Toutes ces publications concourent à broser le portrait d'une tyrannie, d'un despotisme usant et abusant de son pouvoir coercitif, assez proche de l'archétype de la réaction que constitue alors l'autocratie russe. Cet intérêt pour le royaume de Naples se développe à la fin des années 1850 : la condamnation dont la monarchie bourbonnienne est l'objet au Congrès de Paris en 1856, puis le séisme qui frappe la ville en 1858, deux événements amplement relayés par la presse, contribuent à sensibiliser l'opinion publique française aux difficultés napolitaines. En France, un journal à grand tirage comme *l'Illustration* leur consacre plusieurs articles illustrés²⁰.

Ce processus contribue à expliquer comment, à l'échelle internationale, s'organisent deux mobilisations contradictoires, l'une légitimiste et conservatrice en faveur des Bourbons, l'autre défavorable au régime. Cette dernière est plus complexe et peine à trouver une unité entre libéraux pro-français, pro-britanniques, bonapartistes, mazziniens et socialistes. À

¹⁷ Jules Gondon, *Lettre au Right Honorable W.E. Gladstone, membre du Parlement britannique, en réponse à ses deux lettres à lord Aberdeen, sur les persécutions d'État du gouvernement napolitain*, Paris, de Bailly, 1851.

¹⁸ Parmi les œuvres qui font référence à Masaniello, on mentionnera, outre Charles-François de Commagney, *Masaniello ou le Pêcheur napolitain*, pls. éd., la traduction du dramaturge libéral espagnol Ángel de Saavedra, *Insurrection de Naples en 1647. Etude historique*, Paris, Amyot, 1849. Plusieurs œuvres littéraires à portée politique lui avaient déjà été consacrées : outre la *Muette de Portici* d'Eugène Scribe (1828) et le *Masaniello* de Michele Carafa (1827), les références sont nombreuses dans les écrits politiques des libéraux napolitains. Sur la fortune de la figure de Masaniello, on consultera Silvana D'Alessio, *Masaniello : la sua vita e il mito in Europa*, Rome, Salerno, 2007.

¹⁹ Voir notamment l'un des grands succès de librairie de l'époque, Paul Molé-Gentilhomme, *Jeanne de Naples ou les Crimes d'une reine*, Paris, Havard, Romans du jour, 1849, réédité en 1849 et 1851. en 1856, Alexandre Dumas, sympathisant de la cause italienne, consacre l'un de ses *Crimes célèbres* à Jeanne de Naples.

²⁰ Il consacre à Naples plusieurs articles – et illustrations – dans plusieurs numéros de début janvier 1858.

Naples même, c'est le courant mazzinien qui domine, mais d'autres mobilisations se mettent en place, appuyées sur des réseaux transnationaux, visant à placer sur le trône des Bourbons l'héritier de la dynastie Murat ou la monarchie des Savoie. La France constitue un observatoire privilégié de cette diffraction, avec le soutien de Napoléon III au Piémont, des radicaux et des socialistes à Mazzini et des bonapartistes à Lucien Murat. On voit donc comment la question napolitaine s'insère dans la géopolitique européenne de l'époque : si l'annexion du royaume des Deux-Siciles à l'Italie unifiée tourne finalement à l'avantage de la monarchie piémontaise, l'opinion publique internationale s'est exprimée à propos de la royauté napolitaine. Pour les observateurs étrangers, le caractère interminable de la guerre d'indépendance italienne est un facteur de lassitude, d'où des solutions absurdes et provocatrices, consistant par exemple à placer Alexandre Dumas, connu pour ses sympathies napolitaines et garibaldiennes, homme de plume des *Mémoires* de Garibaldi, au trône napolitain. Constatant l'échec de toutes les solutions politiques envisagées et particulièrement du garibaldisme, pourtant celle qui bénéficie de l'assise sociale la plus large²¹, il déclare l'écrivain « aussi sûr d'être roi de Naples qu'il est sûr de ne jamais être académicien ». La même brochure dénombre, pour l'année 1860, « sur la question d'Italie, 593 brochures, sans compter 175 autres sur les questions adjacentes. Total, 768 publicistes ». On perçoit là le principal facteur explicatif de la mobilisation libérale pour Naples, qui en est restée à des publications très éparses et qui n'a pas été capable de s'organiser, de lever des hommes et des fonds, à la différence de l'internationale blanche qui, au lendemain de l'Unité italienne, apporte des soutiens concrets au gouvernement des Bourbons alors exilé à Rome²².

Au sein de l'internationale libérale donc, la capitale du royaume des Deux-Siciles offre, au sortir du règne de Murat et jusqu'à l'Unité italienne, une image ambiguë. Elle est à la fois le symbole de la réaction légitimiste, surtout au lendemain de la révolution de 1848, l'incarnation d'un *malgoverno* hérité de l'époque moderne, et l'un des principaux foyers de culture libérale en Europe. Néanmoins, elle peine à mobiliser les libéraux européens au même titre que l'Espagne ou la Grèce insurgées dans les années 1820 et manque de moyens et d'hommes pour s'opposer de manière déterminante à un pouvoir monarchique largement soutenu par les puissances européennes de la Sainte-Alliance. Il faut y voir l'effet de la variété

²¹ *Alexandre Dumas Roi de Naples*, Paris, E. Dentu, 1860, p. 10 : « malheureusement, héros ou bandit, je crains bien que Garibaldi n'arrive à rien, et qu'il ne finisse pas être obligé, pour vivre, d'écrire les mémoires d'Alexandre Dumas, quand il aura fini de nettoyer la place où celui-ci doit s'asseoir ».

²² Sur ces questions, nous renvoyons à la thèse de doctorat de Simon Sarlin, *Le gouvernement des Bourbons de Naples en exil et la mobilisation européenne contre le Risorgimento entre 1861 et 1866*, Paris, École Pratique des Hautes Études, 2010.

des alternatives politiques à la monarchie bourbonnienne et l'absence d'une solution unique soutenue par l'ensemble de la communauté libérale. Les libéraux napolitains n'en demeurent pas moins, dans l'Europe des peuples, des acteurs culturels de premier ordre, auteurs d'une abondante production littéraire attachée à décrire les spécificités napolitaines, chez lesquels il est possible de rechercher les prodromes de ce qui sera, après 1860, la « question méridionale »²³.

²³ Marta Petrusiewicz, *Come il Meridione divenne una questione : rappresentazione del Sud prima e dopo il Quarantotto*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 1998.